

# L'expérience de la xénophobie

## Une analyse des entretiens conduits avec des migrantes et des migrants italiens et albanais du Kosovo<sup>1</sup>

*Remarque préalable:* on trouve en Suisse de la *xénophobie*, mais on trouve aussi de la *xénophilie*. Ni l'auteure ni les personnes citées dans cet article ne remettent cette réalité en question.

Sandrine Schilling

La xénophobie fait aujourd'hui l'objet de nombreuses discussions en Suisse. Il est cependant rare que l'on s'intéresse aux domaines concrets où les étrangères et étrangers sont confrontés à ce phénomène, aux expériences personnelles qu'ils font et à leur manière d'y faire face. C'est pourquoi, à l'occasion de ma thèse de licence à l'Institut ethnologique de l'Université de Zurich, j'ai voulu creuser la question: j'ai recherché des migrantes et des migrants qui avaient fait l'expérience de la xénophobie et étaient disposés à en parler.

Le présent essai est donc centré sur les expériences personnelles de migrantes et migrants face à la xénophobie. J'ai conduit une série d'entretiens avec 12 Italiennes et Italiens, qui ont immigré en Suisse avant 1970 et vivent aujourd'hui à Zurich, et avec 12 Albanaises et Albanais du Kosovo installés dans les cantons de Zurich, Bâle et Lucerne. Ils m'ont raconté comment et où ils ont personnellement fait l'expérience de la xénophobie, des préjugés et des rebuffades en Suisse – et même continuent d'y être exposés.

Durant la période de haute conjoncture des années cinquante, un nombre important d'Italiennes et d'Italiens sont arrivés en Suisse à la recherche de travail. Bien que leur apport ait été apprécié, nombre d'entre eux se sont sentis étrangers et pas vraiment acceptés. Aujourd'hui, la majorité de la population suisse apprécie beaucoup ce groupe d'immigrantes et immigrants (le plus important): elle continue d'aller passer ses vacances dans leur pays, a inscrit à ses menus maintes de leurs spécialités culinaires et a beaucoup de sympathie pour leur spontanéité et leur gaîté proverbiales.

Il n'en est pas de même avec les Albanaises et Albanais du Kosovo. Pas un seul jour ne s'écoule sans que les médias ne leur consacrent un entrefilet défavorable. On les considère comme des criminels agressifs et on les met toujours en relation avec le trafic de drogue: leur

---

<sup>1</sup> *Kosovo* est l'appellation officielle, mais serbo-croate. Elle s'est imposée dans l'usage des médias francophones, est correcte si on s'en tient à la situation politique actuelle et est donc utilisée dans ce texte. Cependant la population albanaise de cette région utilise l'appellation de *Kosova*.

Nigg, Heinz (Hrsg.) (1999) Da und fort. Leben in zwei Welten. Interviews, Berichte und Dokumente zur Immigration und Binnenwanderung in der Schweiz. Zürich: Limmat Verlag

image dans les médias et dans l'opinion publique suisse est négative – de la même manière et dans la même mesure qu'il y a des années, pour les Italiennes et Italiens.

Mes entretiens ont débouché sur une série de récits qui donnent à réfléchir. Difficultés considérables dans la recherche d'un logement, mauvaises conditions de travail et bas salaires, problèmes des enfants à l'école, mais aussi problèmes avec les voisins suisses et avec les autorités ont fait partie – et font partie – du quotidien de toutes les personnes interviewées. Dans leurs loisirs aussi, au restaurant et dans les discos, dans la rue, dans les transports en commun, les magasins, les services de santé et dans leurs relations amoureuses et sociales, les immigrantes et immigrants sont confrontés à des préjugés sans nuance. Un Italien en tire la leçon suivante:

«A la moindre broutille, on nous faisait sentir qu'on ne nous aimait pas.»

Une Albanaise du Kosovo évoque ainsi sa vulnérabilité face aux discriminations dont elle a été victime:

«C'est vraiment difficile quand on se sent comme le vilain petit canard (...). Nous aussi, nous sommes humains. On finit par avoir l'impression d'être partout indésirables. Partout indésirables bien qu'on n'ait rien fait pour se rendre indésirables.»

Une autre Albanaise du Kosovo se considère même comme «un être de seconde catégorie». Il suffit apparemment de mal parler l'allemand, d'avoir un nom aux consonances étrangères ou d'avoir l'air «étranger» pour être négativement catalogué et dédaigné.

En racontant leurs expériences et en portant témoignage, les personnes interrogées nous font accéder à un monde dont les Suissesses et les Suisses n'ont en général aucune idée ou qu'ils ignorent.

«Nous n'avions pas le droit de fermer la porte et de dormir dans le même lit. L'un ici et l'autre là. (...) Dans la cuisine, nous n'avions le droit de rien faire. Seulement aller aux toilettes et terminé. Pas non plus dans la douche. Il fallait sortir pour prendre la douche là où tous allaient. (...) Nous nous disions <tellement d'argent et nous ne pouvons même pas nous faire un café>. Rien, rien, nous n'avions le droit de rien faire dans la chambre.»

L'Italienne, auteure de ce récit, se souvient combien elle a été étonnée par les règles de sous-location en usage en Suisse. Les saisonniers trouvaient des conditions d'habitation précaires:

«Il y avait beaucoup de fermes. Ces paysans avaient tout de suite compris qu'ils pouvaient se faire de l'argent. Ils ont transformé de vieilles granges et y ont entassé un nombre incalculable de personnes. Chacun d'entre nous a payé. En fin de compte, c'était beaucoup plus rentable qu'un champ de maïs», estime un syndicaliste italien qui est venu travailler comme saisonnier en Suisse. Et encore: «Ils ont même transformé des porcheries en logements pour saisonniers. Ici, en bordure de Zurich. A peine un coup de peinture. C'étaient des situations affligeantes.»

Nigg, Heinz (Hrsg.) (1999) Da und fort. Leben in zwei Welten. Interviews, Berichte und Dokumente zur Immigration und Binnenwanderung in der Schweiz. Zürich: Limmat Verlag

Les Italiennes et Italiens étaient en butte à une xénophobie constante:

«Les gens éprouvaient une telle haine envers nous. Il m'est arrivé plus d'une fois dans la rue qu'on me crache dessus. Ils remarquaient tout de suite que nous étions étrangers. Ils nous traitaient de macaronis et nous crachaient dessus.»

Et à plusieurs reprises, ils insistent sur les conditions qu'ils trouvaient dans les logements qu'on leur louait:

«La propriétaire est toujours entrée dans l'appartement pour contrôler. Je trouve que ce n'est pas correct. Personne n'a le droit. (...) Elle a tout simplement sonné et est entrée, en disant qu'il fallait qu'elle contrôle. (...) J'étais la seule Italienne de l'immeuble. Elle n'a jamais fait ça chez les autres.»

Peut-être se souvient-on que, dans les années soixante, quelques restaurants zurichois suspendaient à l'entrée une affichette portant l'inscription «Interdit aux Italiens». Une époque révolue depuis longtemps? – Pas forcément. Aujourd'hui, ce ne sont plus les «ouvriers invités» d'Italie<sup>2</sup> qui sont victimes de ce genre de discriminations, mais principalement les personnes du Kosovo – parmi elles de nombreux demandeurs d'asile et réfugiés. Quelques discos et bars de Lucerne et de Zurich interdisent l'entrée aux Albanaises et Albanais du Kosovo.

«L'entrée de la disco est interdite aux Albanais du Kosovo. Les jeunes font eux-mêmes la différence: ils vont ensemble à l'école, au restaurant, partout, mais pas dans les discos.»

C'est ce que constate une mère albanaise. Un autre Albanais raconte sa visite au restaurant:

«Je n'étais pas plus tôt entré que la gérante est arrivée et m'a dit: «C'est une réunion privée ici.» Même si ce n'était pas vrai. Je le savais bien, mais je suis parti.»

Les discriminations les plus fréquentes sont celles rencontrées dans le domaine professionnel. Les étrangères et étrangers, qui ne connaissent pas toujours leurs droits, mais ont absolument besoin du travail, ne peuvent pratiquement pas se défendre dans cette situation. La majorité des personnes interrogées récusent avec véhémence l'argument selon lequel les étrangers accaparent le travail des Suisses en période de récession:

«Dans nos emplois, nous avons vraiment fait les pires travaux; ce que les Suisses ne voulaient pas faire», raconte une aide-cuisinière italienne.

«Les Italiennes et Italiens n'ont jamais pris le travail de personne», conclut également un syndicaliste italien.

«Ils ont seulement occupé des emplois dont les Suisses ne voulaient pas.»

---

<sup>2</sup> Traduction littérale du terme allemand «Gastarbeiter»

Nigg, Heinz (Hrsg.) (1999) Da und fort. Leben in zwei Welten. Interviews, Berichte und Dokumente zur Immigration und Binnenwanderung in der Schweiz. Zürich: Limmat Verlag

Effectivement les migrantes et migrants ont été principalement placés dans le bâtiment et la restauration ainsi que dans l'industrie textile, dans des secteurs où le travail exigé est physiquement très dur la plupart du temps et où les emplois sont peu lucratifs. Un mécanicien italien décrit ses conditions de travail:

«Nous avons construit des grandes turbines, des cylindres géants, etc. Nous travaillions avec des chalumeaux à souder et nous portions le câble sur nos épaules quand nous grimpons sur nos échelles. Le câble chauffait énormément. Après, quand nous prenions notre douche, nous avions presque tous une marque noire sur l'épaule. Nous en avons bavé...»

Pour le même travail, les Suisses et les étrangers ne gagnaient pas – ne gagnent toujours pas – le même salaire. Un mécanicien italien raconte:

«Nous les étrangers, nous avons un salaire horaire et les autres un salaire mensuel. C'est déjà une forme de discrimination. (...) Les autres avaient un beau salaire mensuel et pas de problèmes. Ils pouvaient rester une journée chez eux quand ils ne se sentaient pas très bien sans que leur salaire en soit diminué. Nous n'avions pas cette possibilité.»

Les Albanaises et Albanais du Kosovo se heurtent aujourd'hui aux mêmes difficultés:

«Mon salaire est inférieur à celui des Suisses. Elle [la patronne de l'hospice] a dit que j'étais moins bien payée à cause de la langue. Rien qu'à cause de la langue!», dit une aide-soignante albanaise, songeuse, et elle se demande combien d'argent elle gagne en moins.

«Les étrangers se trouvent toujours à un niveau inférieur. Les Suisses sont nés ici et ils sont mieux payés. Mais je fais le même travail que les Suisses.»

Un licenciement peut avoir des conséquences désastreuses pour une personne étrangère, d'autant plus qu'il ne lui est pas facile de trouver un nouvel emploi. La même femme continue:

«Ma maladie, c'est au restaurant que je l'ai attrapée. J'ai des problèmes de dos. Depuis le 1<sup>er</sup> octobre 1998, je suis au chômage. J'ai passé trois semaines à l'hôpital. Le troisième jour, ils m'ont licenciée. Ça m'a fait un choc. Le patron a dit que les clients étaient mécontents de moi. Mais, qu'est-ce que j'avais à faire avec les clients, moi?»

Et l'Albanaise du Kosovo de donner elle-même la réponse:

«Je travaille au buffet!»

La majorité des personnes interrogées ont eu d'énormes difficultés à trouver un logement. Soit on leur disait au téléphone que l'appartement en question était déjà attribué, soit on était plus direct et on faisait savoir à la voix sans visage à l'autre bout de la ligne qu'on ne donnait pas d'appartement aux étrangers. Il suffit de ne pas parler l'allemand sans accent pour être reconnu. Une Italienne:

Nigg, Heinz (Hrsg.) (1999) Da und fort. Leben in zwei Welten. Interviews, Berichte und Dokumente zur Immigration und Binnenwanderung in der Schweiz. Zürich: Limmat Verlag

«Et puis nous avons cherché un appartement. Des appartements pour les étrangers – aucun. Il y avait un panneau à l'entrée: «Pas d'étrangers». Pour qu'on sache tout de suite qu'on n'avait pas besoin de demander. Quand je téléphonais, ils se rendaient très vite compte que j'étais étrangère – et vlan, ils raccrochaient. Quoi faire, hein? Nous avons cherché un appartement pendant un an et demi!»

Même les bureaux de logements se comportent de la même manière parfois:

«Il y avait un homme qui m'a demandé d'où je venais. J'ai dit: «Du Kosovo». Alors, il m'a répondu: «Il vaut mieux pas. Il vaut mieux que vous ne vous inscriviez pas ici. Si vous voyez une de nos annonces dans le journal, appelez-nous. Peut-être que l'appartement sera encore libre.» Et ça, ça veut dire que si les Suisses n'en veulent pas, tu as une chance», conclut l'Albanaise.

Dans les magasins non plus, les clients étrangers et les clients suisses ne sont pas traités de la même manière:

«Dans un magasin, je me suis approchée d'une femme et je lui ai demandé si je pouvais l'aider, alors elle a remarqué que je ne savais pas bien parler l'allemand, que je parlais mal l'allemand standard, alors elle a eu un air bizarre», raconte une Albanaise.

Une autre Albanaise a fait le même genre d'expérience avec son fils:

«Il y a un kiosque où je vais faire des achats quelquefois. Quand j'y vais avec mon fils, elle [la gérante du kiosque] n'arrête pas de le suivre des yeux. Elle a tellement peur qu'il prenne quelque chose. Elle ne regarde pas ce que je veux payer. Nous ne sommes pas des criminels. (...) Ça m'arrive aussi dans les magasins où je fais mes courses. Les employés nous suivent à la trace. Ça m'irrite. Je n'y vais pas pour voler, mais pour acheter. (...) On paye avec le même argent, mais on est traité différemment. On a l'impression qu'on a volé cet argent.»

Une jeune mère albanaise explique que les préjugés se forment déjà dans l'enfance:

«On s'en rend très bien compte avec les jeunes enfants. Tous les enfants sont capables de jouer ensemble, sans préjugés. Même s'ils ne parlent pas la même langue, ils peuvent très bien jouer ensemble. Les enfants s'acceptent comme ils sont. Jusqu'au moment où les parents leur enfoncent ce genre d'idées dans la tête. Alors les enfants grandissent avec ces idées.»

Que non seulement les enfants, mais aussi les institutrices et instituteurs aient des préjugés, est un trac constant pour les parents interrogés. Ils sont d'avis que de nombreux enfants étrangers sont orientés, sans raison plausible, vers des sections à exigences élémentaires alors que certains d'entre eux seraient tout à fait capables de suivre dans une école secondaire.

«Mon garçon avait les notes nécessaires pour aller à la secondaire. Alors il est allé passer l'examen et il a échoué – pour un demi-point, à cause de l'oral. Toujours l'oral, où on ne peut pas se contrôler... Maintenant mon garçon a fait la section à exigences élémentaires, puis il a fait quatre années d'apprentissage. Tout s'est bien passé et maintenant, il suit des cours à l'Ecole technique du soir.»

Nigg, Heinz (Hrsg.) (1999) *Da und fort. Leben in zwei Welten. Interviews, Berichte und Dokumente zur Immigration und Binnenwanderung in der Schweiz.* Zürich: Limmat Verlag

L'ancienne présidente de l'association des parents d'élèves étrangers, une Italienne, a dû s'occuper de cette question quotidiennement et pour elle, les rapports sont clairement discernables:

«Les instituteurs disaient aux parents qui venaient les voir que leur fille ou leur garçon s'en sortait bien à l'école. Et puis, à la fin de l'année, les notes tournaient autour de 4 ou 4,1. L'enfant devait ensuite suivre une classe spéciale ou redoubler. Pourtant les enfants n'étaient pas bêtes! Je disais toujours aux parents: il ne faut pas demander <Comment s'en sort mon fils ou ma fille à l'école?>, mais <Est-ce que les résultats de mon fils à l'école sont suffisants pour rester au niveau des autres> (...) Mais les instituteurs répondent: <Oui, oui! Pour un enfant d'ouvriers immigrés, c'est bien!> Or, à la fin de l'année, nous voyions bien que ce n'était pas bon.»

Il ne fait aucun doute que les membres de la diaspora italienne vivant en Suisse sont aujourd'hui bien mieux appréciés par la population suisse qu'il y a trente ans. Une Italienne est d'avis que la xénophobie se reporte sans arrêt sur un nouveau groupe d'étrangers:

«Pour que l'image des Italiens s'améliore, il a fallu que d'autres groupes ethniques arrivent.»

Un Italien, syndicaliste actif, confirme cette constatation et en conclut:

«Le dernier arrivé, on le coince, on l'écrase, on l'accule, on le met à l'écart.»

En disant cela, il pense aux immigrantes et immigrants d'Espagne, du Portugal, de la Turquie, du Sri Lanka et enfin de l'Ex-Yougoslavie, qui, les uns après les autres, se sont tous heurtés à des comportements plus ou moins xénophobes. Les «derniers arrivés» sont, en ce moment, les Albanaises et Albanais du Kosovo. A la question de savoir ce qu'elle veut faire contre la discrimination, une Albanaise répond:

«Je vais lutter contre. Ma lutte est une lutte indirecte: je vais apprendre à bien parler la langue et je vais m'adapter à cette société.» Elle hésite un instant et continue:

«Mais pour moi, ce serait comme porter un masque. Ce ne serait pas moi, mais ce serait une personne assimilée. – Au contraire, je dois me battre pour être acceptée comme je suis. Comme une étrangère. Mais ça sera difficile. Il faut que je reste là pour que les gens se rendent compte que je suis là.»

Nigg, Heinz (1999) *Ici et ailleurs. Vivre dans deux mondes.* Zurich: [www.migrant.ch](http://www.migrant.ch)

Traduction: Marielle Larré



Except where otherwise noted, this site is

licensed under a Creative Commons Attribution 2.5 License:

<http://creativecommons.org/licenses/by/2.5/>